



# Quand le vaccin divise les familles

**PANDÉMIE** Le sujet de la vaccination n'est pas seulement la hantise des gouvernements. Il peut devenir un tabou qui mine les relations intrafamiliales, déjà bien éprouvées par la crise sanitaire.

PAR **LOUIS ROSSIER**



Pro- et anti-vaccin doivent parfois vivre sous le même toit. Photo: manifestation contre les mesures sanitaires à Altdorf en avril dernier. KEYSTONE



«**L**e vaccin est devenu un sujet tabou à la maison», confie Henri\*, 23 ans. A côté de ses études en psychologie, il s'est engagé au printemps dans un centre de vaccination pour apporter sa contribution au combat contre la pandémie. «Ça ne posait d'ailleurs pas de problème jusqu'au jour où j'ai reçu ma première dose», raconte-t-il.



**“C'est une situation de crise où l'on découvre l'autre sous un nouveau jour.”**

**NICOLAS FAVEZ**  
PROFESSEUR DE PSYCHOLOGIE CLINIQUE DE LA FAMILLE À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE  
L'événement révèle une divergence de convictions avec ses parents. «Ma mère en particulier a désapprouvé mon choix et m'a fait comprendre que je la décevais.» S'ensuivent deux mois de polémique autour de la table. «Mon frère et moi avons tenté de découvrir ses raisons, en vain. Elle est d'ailleurs à jour avec ses autres vaccins. C'est à n'y rien comprendre!»

### Effet amplificateur

Pour Nicolas Favez, professeur de psychologie clinique de la famille à l'Université de Genève, la pandémie a amplifié des dynamiques déjà existantes. Il refuse de dresser un tableau uniformément noir de la situation: «Les familles déjà plombées par

des difficultés les ont vues grandir. Les ressources d'autres familles, à l'inverse, leur ont permis d'en tirer profit.»

Alice\*, 21 ans, s'est rapprochée de ses parents durant la pandémie.

Tous trois ne sont pas prêts à se faire vacciner dans l'immédiat. «Partager la même opinion nous a soudés», se réjouit-elle. C'est plus loin que le fossé a été creusé. «Avec le reste de ma famille, dès qu'on évoque ce sujet, ça part dans des engueulades terribles: nous avons complètement coupé les ponts avec mon oncle.»

Celui-ci, inquiet par la hausse des cas, exige que les distances de sécurité soient respectées pour le souper de Noël chez les grands-parents. Les parents d'Alice refusent de passer le réveillon «debout, à deux mètres les uns des autres», et esquivent le rendez-vous familial traditionnel. La mère d'Alice ne reconnaît pas son frère: ses exigences, qu'elle juge exagérées, «sont sorties de nulle part.»

Nicolas Favez explique que la pandémie agit comme un révélateur: «C'est une situation de crise où l'on découvre l'autre sous un nouveau jour, comme on peut le faire lors de la transition à la parentalité, ou l'entrée à l'école de l'enfant.»

Les fissures qui se dessinent peuvent être plus ou moins nettes. «Toutes ces divergences n'ont pas la même importance, ça peut aller du simple refus du vaccin à l'adhésion à diverses théories complotistes», distingue Nicolas Favez. La capacité à accepter les différences est nécessaire pour sur-

monter les épreuves, mais il concède que «certains désaccords fondamentaux peuvent être tels que l'autre n'apparaît plus comme une personne acceptable».

### Sa mère, «néo-antivax»

Ainsi, même si Henri n'estime pas que la relation avec ses parents est définitivement abîmée, «tant que le sujet est évité», il considère aujourd'hui sa mère comme «une néo-antivax irrationnelle et complètement déconnectée de la réalité». Il n'ignore pas totalement ses propres torts: il en a «ras-le-bol qu'on lui casse les pieds» avec le vaccin. «J'oscille entre deux attitudes: soit j'évite le sujet, soit j'adopte une argumentation très agressive.»

De manière similaire, la communication n'est pas près d'être rétablie avec l'oncle pro-vaccin d'Alice. «C'est cassé pour un moment», prédit-elle. Elle regrette cette division dans une épreuve où il faudrait être soudé. «La famille est pourtant plus importante que ce débat, il faut que chacun mette de l'eau dans son vin», estime-t-elle, sans envisager pour l'instant de se faire vacciner.

### Travailler la souplesse

Nicolas Favez défend aussi le compromis et voit dans la flexibilité la ressource la plus importante pour surmonter les difficultés. Elle est un outil essentiel dans le bouleversement des habitudes provoqué par la pandémie. «Il faut pouvoir modifier avec souplesse son fonctionnement selon les circonstances, quitte à revenir



au modèle originel», encourage le spécialiste.

«Par exemple, si c'est toujours la mère qui fait les courses et qu'elle tombe malade, il faudrait que quelqu'un prenne le relais sans récriminations ou négociations», illustre-t-il. A éviter, à l'inverse, le piège du souhait «d'être toujours heureux lorsqu'on est ensemble», qui donne davantage d'importance aux insatisfactions.

Le psychiatre Thomas Will, auteur du livre *Soigner par la démocratie* (Ed. L'Harmattan), met de son côté l'accent sur la liberté, «le seul élément sur lequel on peut se baser pour soigner une relation». «Lorsqu'on rend à la personne sa liberté, elle peut se repositionner», observe-t-il, reconnaissant la complexité du problème lorsqu'il touche à la vaccination. «Evidemment, il faut préserver

la liberté individuelle, mais que faire lorsque celle-ci met l'autre en danger?»

### Mise sous tutelle

Thomas Will évoque un exemple extrême rencontré durant la pandémie. «J'ai eu affaire à un cas où les membres d'une famille se sont entendus pour menacer un de leurs parents de le mettre sous tutelle s'il refusait d'adapter ses comportements à la situation sanitaire», évoque le thérapeute systémicien du couple et de la famille. La sanction a fait un effet de douche froide: le récalcitrant a accepté une remise en question. «Je ne sais pas s'ils seraient passés à l'acte», pointe le spécialiste. «Le virus a surtout montré les rapports de contrôle qui régnaient dans cette famille, et dont elle a dû se débarrasser.»

Prénom d'emprunt.

## «Chez des personnes fragiles, la crise peut agir comme un déclencheur»

La vaccination n'est pas le seul défi auquel font face les familles. Nicolas Favez, professeur de psychologie clinique de la famille à l'Université de Genève, évoquant une crise «multifactorielle», pointe par exemple le stress individuel comme un des facteurs de tension. «Dans une situation de stress, on va se tourner vers ses proches comme première source de soutien – or si chacun des membres de la famille connaît un besoin émotionnel, il est difficile d'apporter ce soutien.»

Le stress généré par la pandémie peut-il être source de violence? Nicolas Favez ne l'exclut pas: «On peut imaginer qu'un individu en état de dépression avancé, en train de perdre son entreprise, passe

à l'acte, explique-t-il. Chez des personnes fragiles, la crise peut agir comme un déclencheur.»

Mentionnant la difficulté de reconstruire une relation après la violence, il explique que les thérapies visent alors aussi à réduire la charge émotionnelle liée à ces violences, chez la victime comme chez l'auteur. «Et il faut rappeler que les violences ne sont pas toujours un facteur de séparation», précise-t-il. «Elles peuvent survenir dans le contexte d'une relation assez intense entre l'auteur des violences et sa victime.»

En 2020, 1002 femmes et 1005 enfants ont été accueillis dans les différentes maisons d'accueil regroupées par la Fédération Solidarité femmes de

Suisse et du Liechtenstein, contre 943 femmes et 930 enfants en 2019.

### Pas plus de violences, mais prudence avec les chiffres

«Nous n'observons pas de changement significatif par rapport aux années précédentes en ce qui concerne les admissions en maison d'accueil pour femmes», relève Lena John, secrétaire de la fédération. «Mais il faut être prudent parce que ces chiffres ne reflètent qu'une partie de la réalité: beaucoup de femmes ne peuvent pas recourir à l'aide et les conséquences de la pandémie sur le moyen et long terme ne peuvent pas encore être cernées.»



Le psychiatre genevois Thomas Will invite aussi à la retenue face aux statistiques: «Il est difficile de savoir si la violence a gagné de nouveaux foyers ou si elle a augmenté dans des foyers où elle était déjà présente, par le fait de la cohabitation forcée du confinement», souligne-t-il.

Une étude menée par la Haute Ecole spécialisée de Lucerne osait, à l'inverse, dessiner des conclusions optimistes l'automne dernier: la majorité des personnes interrogées ont décrit le climat familial pendant la pandémie comme plutôt harmonieux, et la crainte d'une forte hausse de la violence intrafamiliale ne se serait pas vérifiée, selon les auteurs. «La pandémie ne crée pas de nouveaux facteurs de risque, elle s'ancre sur des facteurs connus et les renforce», relevait la chercheuse Paula Krüger.

Dans son cabinet, le docteur Thomas Will n'a pas observé de hausse de consultations durant la pandémie. Au contraire, au début du confinement, de nombreux couples et familles en cours de thérapie ont décidé d'y mettre un terme, estimant avoir accompli assez de progrès. Et si de nouveaux couples se sont présentés, ce n'est pas parce que la pandémie les a déchirés, mais plutôt parce que la proximité imposée par le confinement les a amenés à se poser davantage de questions sur leur relation, observe-t-il.